

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 NOVEMBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes —Entre-Nous, par Léon Ledieu, — Notes historiques. — Poésie : Obstination, par François Coppée. — La fête de la Toussaint. — Biographies : L'hon. juge L.-A. Olivier, par Ed. Aubé ; M. l'abbé L.-A. Olivier, par un ami ; Le général Failherbe, par Jacques Fexrol. — Poésie : L'ange de l'espérance, par l'abbé Apol. Gingras. — En fumant, par Raoul Renault. — Une visite à l'amphithéâtre, par Mathias Filion. — Terrible explosion de dynamite. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Variétés. — Récitations de la famille. — Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait du général Failherbe, décédé. — Portrait de l'honorable juge L.-A. Olivier, décédé. — Portrait de M. l'abbé L.-A. Olivier, décédé. — Montréal : Terrible explosion de dynamite au village Saint-Jean-Baptiste : Vue de l'endroit où a eu lieu la catastrophe. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## LE GROS LOT

La prime de \$50.00, du dernier tirage mensuel du MONDE ILLUSTRÉ, a été réclamée par M. V. E. Paradis, 99, rue des Fossés, St Roch de Québec.

Elle a été reçue trop tard pour être publiée dans la dernière liste.

## SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (NUMÉROS datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu SAMEDI, le 2 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



"On ne peut contenter tout le monde et son père,"

A dit le bon Lafontaine en terminant sa charmante fable du *Meunier, son fils et l'âne*, et cette vérité vieille comme le monde est juste comme elle le sera probablement plus tard.

Les journalistes en savent quelque chose, et j'en ai bien souvent la preuve.

Il ne se passe guère de semaine, en effet, que je ne reçoive quelque communication dont le contenu a parfois la prétention d'être très méchant et de me piquer au vif.

Voici un passage de la dernière que je viens de recevoir ; il s'agit de l'ex-général Boulanger, et l'auteur de cette étrange missive, après m'avoir accusé de faire cause commune avec les faratiqués anglais (! ! !) s'exprime ainsi :

Monsieur, ce que vous avez commis là est une honte ; lors même que vous ne partagiez pas les idées politiques de votre compatriote malheureux et proscrit, la délicatesse la plus élémentaire comme le sentiment d'honneur le plus simple vous faisaient un devoir, si non de taire entièrement votre opinion comme journaliste, du moins de le faire dans des termes convenables. Vous savez en effet que le général Boulanger a été l'hôte honoré des Canadiens-français, et que comme tel il a droit de notre part au respect, au moins le plus simple.

J'ai respecté la prose de mon correspondant et je n'aurais pas voulu la déflorer pour un empire ; c'est une douce vengeance que je savoure avec bonheur.

La chose n'est pas signée.

\* \* J'ai donc eu tort d'apprécier à sa juste valeur le saltimbanque ami de Louise Michel, de Rochefort et de l'auteur de la lettre en question, et ce dernier me parle même — Dieu lui pardonne ! — de sentiment d'honneur.

En vérité, c'est à vous donner envie d'admettre la théorie de Darwin — en partie — et de croire que certains individus, réputés pour appartenir au genre *homo*, descendent en droite ligne du chimpanzé ou du gorille.

L'ex-général Boulanger a été, en effet, l'hôte honoré des Canadiens-Français, il a même été mon hôte, à moi, puisque je faisais partie de ceux qui lui ont offert un banquet, à l'hôtel Windsor, lors de son passage à Montréal. Je lui ai serré la main avec plaisir, avec bonheur même ainsi qu'aux autres Français qui étaient venus représenter notre mère-patrie aux fêtes de Yorktown, le colonel Bossan (actuellement général), le colonel Bureaux de Pusy, MM. de Noailles et autres ; je les ai salués comme de bons Français et j'ai été vraiment heureux d'en agir ainsi.

A cette époque, le général Boulanger était un bon soldat et un bon citoyen qui s'acquittait honnêtement de ses devoirs et n'avait pas encore d'accointances avec les ennemis de la France, comme les Rochefort et les Louise Michel, ou les toqués comme Dillon, Laguerre, Naquet, etc.

Est-ce ma faute si le pied lui a glissé et s'il est tombé dans la boue où il semble se complaire ?

J'ai probablement serré la main de plus d'un homme qui est aujourd'hui au pénitencier, mais est-ce une raison pour que je me conduise de la même manière à leur égard, aujourd'hui qu'ils sont les pensionnaires forcés de la reine ?

Mon correspondant parle d'honneur d'une manière si légère, qu'il laisse à douter de ses notions sur ce sentiment si pur et si noble, et l'absence de lieu d'envoi, de date et de signature dans son épître, me donne la certitude qu'il en ignore même le sens.

Ce grotesque est amusant, malgré tout, et il est bon de rencontrer parfois de ces types là pour faire apprécier le bon sens.

\* \* L'auteur anonyme des *Éléments de l'éducation*, imprimés en 1640, affirme que la moustache contribue à rendre un homme valeureux. "J'ai bonne opinion, dit-il, d'un jeune gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster et à la redresser n'est point du tout un temps perdu : plus il l'a regardée, plus son esprit doit s'être nourri et entretenu d'idées mâles et courageuses".

Je ne discute pas cette opinion, si gasconne qu'elle puisse paraître, car je la sais partagée par nombre de personnes appartenant au sexe le plus laid, et principalement par certains journalistes amis de Morrisson.

L'un des plus grands journaux de Montréal a, en effet, épanché dernièrement sa douleur, de la façon la plus lamentable, en nous apprenant que le bandit de Mégantic avait été privé de sa moustache, en arrivant au pénitencier de St-Vincent-de-Paul.

Donald, nous dit-il, n'est plus reconnaissable, et sa figure a perdu cet air mâle et intrépide qui le distinguait.

La chose est fâcheuse, en vérité, et il est regrettable qu'il ne puisse plus regarder cet ornement de manière à nourrir et entretenir son esprit d'idées mâles et courageuses, au moment où il en a le plus besoin.

C'est là un des inconvénients de la vie au revolver, mais il est possible qu'il en résulte aussi un

bien pour la société, en ce sens que les gens qui tiennent autant à leur moustache qu'à leur liberté s'abstiendront, peut-être, de se mettre dans le cas d'être privés de l'une et de l'autre.

Le même journal nous apprend aussi qu'on lui a gracieusement demandé, à son arrivée au bagne, en quoi consistaient ses occupations ordinaires, et qu'il aurait répondu qu'il avait fait un peu de culture et de menuiserie.

Espérons qu'on ne dérangera pas ses habitudes.

\* \* Je vous ai parlé tout à l'heure d'une singulière lettre que j'avais reçue d'un correspondant anonyme, mais j'allais oublier de vous dire que j'en avais également reçu une autre qui mérite une certaine attention.

C'est un peu le lot des journalistes de recevoir des demandes de renseignements ou des reproches plutôt que des compliments.

Ce second correspondant, aussi anonyme que le premier, me demande s'il est vrai que nos pères, à une époque relativement récente, ne se servaient que de leurs doigts pour manger.

La chose est à peu près exacte.

Jacques Cartier et tout son équipage, quand ils vinrent au Canada, se servaient certainement de leurs doigts et de leurs couteaux, rarement de cuillers et jamais de fourchettes. Et à propos des découvreurs et des premiers colons de la Nouvelle-France, je serais moi-même très curieux de savoir qui se servit le premier, en Canada, de ces instruments qui nous semblent maintenant indispensables.

Aujourd'hui encore, plus des trois quarts des habitants de la terre ne se servent pas de fourchettes, et j'engage l'auteur de la lettre en question à consulter Bouillet, Larousse et autres auteurs de dictionnaires et d'encyclopédies.

A lire les réflexions que fait M. de Laborde, dans son *Glossaire*, à propos des fourchettes :

"Quand je vois, dit-il, Périclès, Alcibade et les plus délicats de ce beau temps de la Grèce, manger avec leurs doigts, après s'être lavés, il est vrai, comme on faisait au moyen-âge, et ne connaître, comme nos pères que la cuiller pour s'aider ; quand au beau temps d'Auguste, à l'époque des raffinements de luxe, les vers de Martial, d'Ovide et autres poètes de bonne maison, ne laissent pas douter qu'on mangeait à Rome avec ses doigts ; quand enfin je lis dans Plutarque des règles de civilité à observer en mangeant avec ses doigts, je me dis que la propreté est chose conventionnelle ; que se servir de ses doigts en mangeant n'est inconvenant que depuis l'introduction des fourchettes ; enfin, que, juger notre civilisation par l'usage de cet ustensile de table, c'est la mal juger. Et, en effet, cette propreté est d'autant plus chose conventionnelle que c'est dans l'homme une vertu acquise, le témoignage d'une civilisation avancée, le luxe d'un peuple. Au moyen-âge, comme de nos jours en Orient, on tenait plus à l'éclat qu'à la propreté. Par la même raison, on avait pour puiser dans son assiette les mets liquides des cuillers, mais en petit nombre, une par personne pour tout le dîner, et pas de fourchettes. On mangeait la viande, le poisson, tous les mets solides avec ses doigts, et les délicats donnaient des règles pour s'en servir proprement."

Et cependant, dira-t-on, les fourchettes étaient inventées ?

Certainement, ainsi Pierre Galveston, le favori d'Edouard II, qui avait soixante-neuf cuillers d'argent, possédait aussi trois fourchettes ; seulement, elles étaient réservées pour *mangier poires*.

En 1328, on trouvait dans l'avoire de Clémence de Hongrie, une trentaine de cuillers et une fourchette d'or.

La reine Jeanne d'Evreux laissa, en mourant, une fourchette soigneusement enfermée dans un étui et soixante-quatre cuillers.

Charles V avait des fourchettes en or avec des manches en pierres précieuses ; mais à quoi servaient-elles ? à faire de ces grillades de fromages de Bresse et d'Auvergne qu'on mangeait avec du sucre et de la canelle en poudre.

Ce n'est qu'au XVIIe siècle que l'usage de la fourchette commença à se répandre, mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'il s'introduisit dans la classe bourgeoise.